

Je n'ai rien vu le long de l'Aar

Une commune comme le plateau bernois sait en produire. Une campagne grasse, des fermes opulentes aux larges toits pour accueillir les récoltes, dieu, et on ne sait trop quoi d'autre qui ne ressemblerait pas à de la fierté. Sans doute y'a-t-il quelque part dans les archives d'un arrondissement, une référence à la création de la bourgade, une ligne insignifiante tracée en pâte de mouche par un notable au XIVème siècle, inscrite entre deux flatulences, quelques mots en latin sur un parchemin qui indique une église ou suffisamment de biens pour qu'on se donne la peine de l'écrire.

Mühleberg. Mühleberg. La montagne du moulin. Plus de deux milles habitants recensés. On s'imagine un village bien docile, du moins suffisamment acquis à la cause de Berne, des forces motrices et de la modernité pour qu'à la fin des années 60 on accepte d'y construire une centrale nucléaire. Mais peut-être que le patelin, dans sa tradition de fierté, s'est-il dit qu'il allait déclarer au reste de la Suisse son existence, affirmer sa présence jusqu'alors insignifiante sur le territoire, qu'on puisse le localiser très précisément, savoir jusqu'à combien de kilomètres à la ronde il faudra distribuer les pastilles d'iode.

Mühleberg. Nous serons la troisième centrale nucléaire du pays. La troisième sur cinq. Et toc, le podium de justesse. Presque aussi ancienne que Beznau I, la plus vieille centrale nucléaire du monde encore en activité. Mühleberg, nous allons produire votre électricité, injecter le courant dans vos circuits, alimenter vos ampoules, chauffer votre vitrocéramique, griller vos toasts, vous donner accès à ce site porno aux basses heures de la nuit quand vous aurez allumé votre petite lampe de chevet après vous être tourné et retourné dans votre lit. Mühleberg, vous connaîtrez notre existence, reconnaitrez notre paysage.

Un méandre de l'Aar, grand, imposant, bordé de forêt, et nichés parmi les arbres : un périmètre de grillages, un parking pour les employés, une tour oblongue dont la partie supérieure est peinte en rouge et enfin, le clou du spectacle, le manteau du réacteur.

Ici par contre, pas de tour de refroidissement en forme d'hyperbole, vous savez ces constructions typiques des centrales dont la forme à elle seule inspire une petite terreur, une angoisse, un frisson lorsqu'on l'aperçoit au loin depuis l'autoroute. Cette vapeur d'eau épaisse qui s'en échappe et dont on ne sait ce qu'elle renferme vraiment.

Ici, pas d'hyperbole donc, c'est l'eau de l'Aar qui s'occupe de refroidir la bête au cas où elle piquerait une colère.

Mais rien de spectaculaire à Mühleberg. Un transformateur qui s'en échappe, des lignes à haute tension, et toujours la berge avec ses essences d'érables, de sapin et de hêtre. Le fil de l'Aar qui s'étire inlassablement le long de la campagne du Seeland, indifférente de paresse. Je n'ai rien vu à Mühleberg.

On ne voit rien.

Une explosion ? Un accident ?

Non, rien d'aussi extraordinaire pour un pays
comme la Suisse

Non, ça n'arriverait pas

ici

on se réserve

quelque chose davantage caché

planqué

quelque chose qu'on ne voit pas

comme un secret

une tradition

comme l'or nazi

comme les enfants placés

quelque chose qu'on ne soupçonne pas

pas depuis la rue

en tout cas

les carnetzet privés

dans les caves d'immeubles

les armes de service

dans les armoires

les bunkers

où dorment les réfugiés

et les soulards

après une manifestation

de village

comme les coffres
de banque
évidemment

et comme les tunnels
de recherche
d'enfouissement
de déchets
sales
qui salit les mains
dont on ne sait que foutre
avouons-le
bien démunis
face à la gestion
de la mémoire
et au goût
du risque

Planqué je disais
de l'extérieur
On ne voit rien
À Mühleberg
le long de l'Aar

On avait oublié de se dire qu'un jour, il faudrait faire tout disparaître. Aujourd'hui, on désaffecte. Fini, on remballe. On a craché du jus pour cinquante ans, remis à niveau pour plusieurs centaines de million. Plus rentable maintenant. 47 ans pour être exact, le risque toujours là, les micro fissures, mais comme à la bourse, ça valait bien l'investissement. No pain no gain comme disent les collègues d'outre-atlantique, et ça c'est un petit mot, un dicton, un mantra qu'on se transmet dans les conseils d'administration d'entreprises, une petite blague d'initiés qu'on aime tellement bien se répéter qu'elle prend valeur de loi.

Ne reste plus que les déchets. Voilà qu'il faut se faire éboueurs, fossoyeurs à présent. Le sale boulot. Les déchets, ce sont surtout des barres d'uranium enrobées de plomb qu'il a fallu régulièrement changer pour alimenter le réacteur. Une fois leur vie épuisée, elles sont plongées dans des piscines pour les refroidir. Ça dure quelques années dans les piscines. Oui quelques années uniquement pour refroidir. Et pourtant, ce n'est qu'une étape minime, une seconde sur l'échelle de vie de l'atome. Les milliers années, c'est la nouvelle unité de mesure. Au pays de la précision horlogère, les secondes n'ont plus valeur d'éternité.

Jusqu'en 1982, on immergeait les déchets nucléaires en mer. Ca se faisait, c'était comme ça, une pratique courante, au large de la France, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, il y en a des tonnes. On lestait tout ça entre 20 et 5000 mètres de profondeur. Les déchets sont des clandestins. On les renvoyait hors de nos frontières. Déboutés, expulsés, vitrifiés dans des usines de retraitement comme celles de La Hague. Aujourd'hui, le site qui contient la plus grande concentration de matière radioactive au monde. Et pourtant, on ne voit rien. Nos déchets sont des clandestins. On les embarque dans des convois anonymes, dans des camions sans inscription, on les fait passer les frontières à la sauvette, on les dérobe au regard.

Mais depuis les années 2000, on ne délocalise plus. On rapatrie même. Et c'est le grand retour des apatrides. Alors on entrepose dans un dépôt en Argovie. On temporise pendant 35 ans de four plasma en attendant de trouver une solution. On remet à plus tard. Parce qu'on ne sait vraiment pas quoi en foutre. Ca on ne le dit pas clairement, qu'au final, on a aucune idée.

Si peut-être une. Celle qui a toujours marché : cacher la merde sous le tapis. Alors on creuse, on fore, on teste nos connaissances géologiques. Pour ne plus rien voir.

On ne voit rien.

des atomes

qui naviguent

invisibles

se confondent

et c'est le corps

qui les colorie

quelques atomes

pour une poignée de becquerels

notre royaume
pour un compteur
geiger
les choses qu'on ne voit pas
c'est dans l'après
qu'il faut penser
les plaies
c'est dans l'après
qu'il faut penser
au fond
des choses
au fond des mers
au fond des tapis
au fond des grottes
au fond des fosses
au fond
des tréfonds
on vous les met
bien profond
on vous dit
vous n'y verrez rien
on affirme
c'est bien trop loin
ici et maintenant
notre petite vie
l'héritage
50'000 francs du compte des parents
fraichement décédés
et une propriété
merci les trente glorieuses

et pour les petits
petits

petits

petits

petits

petits

petits

petits

petits

petits

petits

petits

il faudrait que je prononce 4000 fois le mot « petits »

pour les 4000 générations

de petits enfants

qui éprouveront

la radioactivité

et bien pour eux

quelque chose

comme un cancer

quelque chose

comme une énigme

quelque chose

comme une malédiction

quelque chose

comme un mauvais

esprit

quelque chose

qui les rendra malade

quelque chose

comme un courroux divin

quelque chose

qui les rendra superstitieux

qui annulera

tout le travail

des Lumières
quelque chose
qui annonce
des temps
sombres
quelque chose
qui brillera peut-être
mais quelque chose
qu'on ne voit
même pas

Je n'ai rien vu
À Mühleberg
Le long de l'Aar